

Degrés

Sémiotique(s) et propédeutique. I

Sémiotique(s) et propédeutique. Introduction

- a-a 14* Isabella Pezzini, Sapienza Università, Rome
Sémiotique(s) et propédeutique: la voie des maîtres
- b-b 15* Eero Tarasti, University of Helsinki
The Contribution of Semiotics to the Sciences, Arts and Cultures
- c-c 13* François Rastier, CNRS, Paris
Sémiotique et sciences de la culture
- d-d 23* Denis Bertrand, Université Paris 8-Vincennes-Saint-Denis
Sémiotique et croisement disciplinaire : la croisade du concept
- e-e 16* Evangelos Kourdis, Université Aristote, Thessalonique
Le concept d'intersémioticit  : une approche critique
- f-f 12* Marina Schwimmer, Universit  du Québec   Montréal
*Les voies de la sémiotique. Une étude du concept
d'appropriation culturelle*
- g-g 21* Kristian Bankov, Sichuan University, New Bulgarian University
*Overview of Semiotics of Digital Culture: Main Approaches and
Prospects for the Future*

Degrés consacre deux livraisons au « défi propédeutique » de la sémiologie.

Historiquement la sémiotique s'est construite d'abord comme méthodologie dialectique, à l'usage d'autres disciplines. Elle s'est pensée progressivement en inter/transdiscipline autonome et a abouti au développement d'une sémiotique générale. Propédeutique, la sémiotique l'est donc à deux titres.

Au sens littéral (*προπαίδεια*), d'une part, comme opération réflexive, anticipatrice d'accès à d'autres savoirs, domaines ou disciplines. Catalyseur de concepts transversaux permettant de faire circuler le sens d'un univers de spécialité à d'autres univers, le geste propédeutique pose question. Quelle est la nature de l'opération? S'agit-il d'une traduction ?

Au sens large, d'autre part, comme processus de développement et comme modélisation de savoir. C'est en ce sens que la sémiotique est constituée en interdiscipline spécifique.

L'histoire de la sémiotique n'a cessé de renouveler l'interrogation réflexive. Dans les années soixante-dix, le paysage scientifique était lourdement dominé par la linguistique, et en particulier, par la linguistique structurale qui a étendu son influence méthodologique à l'anthropologie (L. Strauss), la psychanalyse (Lacan) et la sociologie (Pierre Bourdieu). Dans le même temps, les catégories de la linguistique apparaissaient comme extraordinairement propédeutiques, comme une manière d'interroger le savoir institué et de rendre celui-ci poreux, perméable à de nouveaux questionnements. C'était une façon de pointer en creux les cloisonnements pédagogiques existants et d'en appeler à une démarche plus globalisante (conforme au vœu de Ferdinand de Saussure dans son *Cours de linguistique générale* lorsqu'il créa le vocable « sémiologie ») débordant le champ de la langue pour impliquer globalement les systèmes de signes et leur place dans la vie sociale.

Roman Jakobson avait choisi d'intituler sa communication inaugurale du congrès de l'Association Internationale de Sémiotique en 1974 *Coup d'œil sur le développement de la sémiotique* empruntant

la formulation à une belle étude de Benveniste (1963) dont le titre était *Coup d'œil sur le développement de la linguistique*. Il annonçait le projet d'une sémiotique générale essayant de comprendre les mécanismes de la signification et de la communication, mais ne pouvait d'empêcher de renvoyer par une espèce de ventriloquie à la grande sœur linguistique.

Au même congrès de l'Association Internationale de Sémiotique, organisé en 1974, à Milan, Eco convoquait d'autres tuteurs et commentait l'approche du signe selon Charles Sanders Peirce. Il dressait du sémiologue le portrait d'un toutologue (spécialiste de tout, voire de rien, celui qui n'a pas d'objet, mais dont la spécialité consiste à s'interroger sur la construction du sens) et taxait la sémiologie de « goulu des sciences humaines », comparant son *modus operandi* à celui du vampire nourri du sang des autres. Cette métaphore pose la question cruciale de la spécificité de la démarche et de son autonomie, des héritages, du métalangage organisateur ou créateur, des frontières de la discipline, de son originalité. Ces thématiques étaient au cœur des débats, comme l'attestent plusieurs colloques organisés par la suite, et qui délimitent le « champ » sémiologique¹. Eco ciblait la nature « transfrontalière » de la sémiotique. Mais, au-delà, ce qui était visé concernait la nature même de l'effort d'intelligibilité transformant l'objet réel en objet de connaissance.

Victime d'effets de mode, en un premier temps peu intégrée à l'université, la démarche se définissait essentiellement comme une interdiscipline/indiscipline dont il fallait baliser le champ et les interrogations. Elle était dans un moment que Thomas Kuhn (*La structure des révolutions scientifiques*) ou Edgar Morin (*Le paradigme perdu. La nature humaine*) auraient qualifié de préparadigmatique ou de paradigme en construction.

La sémiologie était alors divisée en plusieurs courants et petit à petit se dessina une ligne de crête qui sépare une approche immanentiste de la signification (centrée sur la production du message, la signification de l'objet à déchiffrer, à décrypter) et une approche constructiviste (centrée sur la réception: je construis le message et il me construit en fonction de ce que je suis). Une des nécessités de la recherche ultérieure fut la mise au point de modélisations permettant de jeter un pont entre ces courants, mais ayant surtout vocation à dépasser les clivages entre production et réception, pour aborder la communication en termes de processus de coopération et d'interactions. La démarche pourrait se résumer comme suit : comment les acteurs de la communication intériorisent-ils, rendent-ils homogènes, un certain nombre de contraintes, de consignes de lecture, de conventions hétérogènes notamment, mais pas seulement, esthétiques et sociologiques (on dit

¹ Helbo (dir.), *Le champ sémiologique*. Complexe- PUF, 1979. J.D. Evans et A. Helbo, *Semiotics and International Scholarship. Towards a language of Theory*. Martinus Nijhoff. 1983.

parfois socio-discursives ou sémio-pragmatiques), qui pèsent sur les conditions du discours?

La tradition sémiologique européenne, dans l'héritage de Saussure, s'est donc attachée en particulier à mettre en évidence l'étiologie verbale des effets de sens, tandis que la tradition américaine, dans le sillage de Peirce, soulignait la dimension sociologique et culturelle du processus sémiotique. Si la linguistique, telle qu'elle s'est développée dans l'héritage saussurien, a donné naissance, en un premier temps à une sémiologie du texte, on a vu naître par la suite, dans sa foulée, une sémiologie de la parole et du discours, puis enfin une sémiologie dégagée de ses premiers objets.

Degrés a, à de multiples reprises au cours de ses cinquante ans d'existence, accompagné des thématisations intitulées « Sémiologie et... ». De même qu'elle a escorté les différentes étapes de création d'une sémiologie générale, en dialogue avec linguistique, sociologie, sciences des cultures. Un demi-siècle après l'intervention d'Eco, les débats sur la spécificité de la discipline et la pertinence du métalangage se sont estompés. D'autres questions ont toutefois réinventé les controverses fécondes, parmi lesquelles la problématique de la pluridisciplinarité. Le bios, la cognition, l'émotion, les formes culturelles, le numérique, la linguistique sont désormais pris en charge par la discipline. Au point que semble venu le moment de réexaminer les relations entre sémiologie, biologie, anthropologie, psychologie, études culturelles.

La dé/re/territorialisation ne constitue certes pas un enjeu nouveau de la sémiotique : la biosémiotique, la zoosémiotique, la sémiotique des cultures font partie de l'histoire de la discipline. Mais cette question du lien apparaît aujourd'hui sous de nouveaux avatars

D'abord considérée comme pierre angulaire de la dialectisation des savoirs, la sémiotique serait une propédeutique. Encore faut-il se demander s'il s'agit encore d'une discipline ? L'autonomisation de la démarche a modifié les termes du débat. En effet le développement d'une sémiotique générale a rebattu les cartes. Les cloisonnements entre domaines ont été balayés au profit d'un échange entre théorie générale et pratiques de spécialité. Appliquées à certains objets, la sémiotique entraîne des réévaluations qui nourrissent la théorie générale et inversement.

Si bien que le croisement des disciplines fait place à l'échange, à la rétroaction, entre les modèles et leur mise en œuvre. L'hétérogénéité de la sémiotique est inhérente à son processus. La configuration épistémologique de la sémiotique permet d'élaborer des constructions dans un champ complexe qui ne cesse d'élargir son empan. Une germination interne à laquelle font écho les questions posées dans ce(s) numéro(s) de *Degrés*.

Two issues of *Degrés* (184 and 185) are devoted to the «propaedeutic challenge» of semiotics.

Historically, semiotics was first conceived as a dialectical methodology for the use of other disciplines. It has gradually developed into an autonomous inter/trans-discipline and has led to the development of a general semiotics. The pro-paedeutic turn can therefore be defined in two ways.

In the literal sense (pro-paideuein), on the one hand, as a reflexive operation, anticipating access to other knowledge, domains, or disciplines. As a cluster of transversal concepts allowing the circulation of meaning from one universe of specialization to other universes, the propaedeutic gesture raises questions. What is the nature of the operation? Is it a translation?

In the broad sense, on the other hand, as a process of development and modeling of knowledge. It is in this sense that semiotics is constituted as a specific interdiscipline.

The history of semiotics has never ceased to renew the reflexive questioning. In the 1970s, the scientific landscape was heavily dominated by linguistics, and in particular by structural linguistics, which extended its methodological influence to anthropology (L. Strauss), psychoanalysis (Lacan) and sociology (Pierre Bourdieu). At the same time, the categories of linguistics appeared as extraordinarily propaedeutic, as a way of challenging the instituted knowledge and of making it porous, permeable to new questionings. It was a way of pointing out the existing pedagogical divisions and of claiming for a more global approach (in accordance with Ferdinand de Saussure's wish in his *Course in General Linguistics* when he created the term «semiology») that went beyond the field of language to involve sign systems and their place in social life.

Roman Jakobson chose to title his inaugural paper at the 1974 congress of the International Semiotics Association *Coup d'oeil sur le développement de la sémiotique*, borrowing the wording from a fine study by Benveniste (1963), whose title was *Coup d'oeil sur le développement de la linguistique*. He announced the project of a general semiotics trying to understand the mechanisms of meaning and communication, but could not help but refer, in a kind of ventriloquism, to the big linguistic sister.

At the same congress of the International Association of Semiotics organized in 1974 in Milan, Eco called on other mentors and commented on the approach to the sign according to Charles Sanders Peirce. He drew up the portrait of a semiotician as a “toutologue” (“allologist”, a specialist in everything or, indeed, in nothing, one who has no object but

whose specialty consists of questioning the construction of meaning) and taxed semiotics as the «glutton of the human sciences», comparing its modus operandi to that of the vampire nourished by the blood of others. This metaphor poses the crucial question of the specificity of the approach and its autonomy, of legacies, of the organizing or creative metalanguage, of the boundaries of the discipline, of its originality. These themes were at the heart of the debates, as attested by several colloquiums organized thereafter². Eco targeted the «transborder» nature of semiotics. But beyond that, what was targeted concerned the very nature of the effort of intelligibility transforming the real object into an object of knowledge.

Victim of fashion effects, initially little integrated into the university and defined essentially as an interdisciplinary/indiscipline whose field and interrogations had to be marked out, the approach was at a moment that Thomas Kuhn (*The Structure of Scientific Revolutions*) or Edgar Morin (*The Lost Paradigm. Human Nature*) would have qualified as preparadigmatic or as a paradigm under construction.

Semiology was then divided into several currents and little by little a ridge line was drawn that separated an immanentist approach of the meaning (centered on the production of the message, the meaning of the object is to be deciphered, to be decrypted) and a constructivist approach (centered on the reception, I construct the message and it constructs me according to what I am).

One of the necessities of the later research was the development of models allowing to build a bridge between these currents, having especially vocation to exceed the cleavages between production and reception, in order to approach the communication in terms of process of cooperation and interactions. The approach could be summarized as follows: how do the actors of the communication internalize, how they make homogeneous, a certain number of constraints, of instructions of reading, of heterogeneous conventions notably, but not only, aesthetic and sociological (one says sometimes socio-discursive or semiopragmatic)?

The European semiotic tradition, in the legacy of Saussure, has thus been particularly concerned with highlighting the verbal etiology of the effects of meaning, while the American tradition, in the wake of Peirce, emphasized the sociological and cultural dimension of the semiotic process. If linguistics, as it developed in the Saussurian legacy, initially gave rise to a semiology of text, we then saw the emergence, in its wake, of a semiology of speech and discourse, and finally a semiology freed from its initial objects.

Degrés has, on many occasions in its fifty years of existence,

² A. Helbo, *Le champ sémiologique*. Complexe- PUF, 1979. J.D. Evans et A. Helbo, *Semiotics and International Scholarship. Towards a language of Theory*. Martinus Nijhoff. 1983.

accompanied thematizations entitled «Semiology and...». In the same way that it has escorted the different stages of creation of a general semiology, in dialogue with linguistics, sociology, and cultural sciences. Half a century after Eco's intervention, the debates on the specificity of the discipline and the relevance of the metalanguage have faded. However, other questions have revisited fertile controversies, among which the problem of multidisciplinary. Bios, cognition, emotion, cultural forms, the digital, linguistics are now taken in charge by the discipline. To the point that the time seems to have come to re-examine the relations between semiology, biology, anthropology, psychology, and cultural studies.

Of course, de/re/territorialization is not a new issue in semiotics: biosemiotics, zoosemiotics, and the semiotics of cultures are part of the history of the discipline. But this question of the link appears today under new forms.

First considered as a cornerstone of the dialectization of knowledge, semiotics would be propaedeutic. We must still ask ourselves if it is still a discipline. The autonomization of the approach has modified the terms of the debate. Indeed, the development of a general semiotics has reshuffled the cards. The divisions between fields have been swept aside in favor of an exchange between general theory and specialized practices. When applied to certain objects, semiotics leads to re-evaluations that concern general theory and vice versa.

So much so that the crossing of disciplines gives way to exchange, to feedback, between models and their implementation. The heterogeneity of semiotics is inherent to its process. The epistemological configuration of semiotics allows for the elaboration of constructions in a complex field that never ceases to expand its span. An internal germination that is the subject of the questions posed in this/these issue(s) of *Degrés*.